

1 - (Vazen et son empreinte) - 2004/5

lucarne  
dans l'épaisseur veloutée  
du temps

lumière      passe muraille

absorbée réfractée incarnée  
dans l'ombre absolue

déchues

les secondes circulent  
dans le soubresaut  
d'un scintillement

d'un écho

sang noir

pulsation  
rythme assourdissant de la  
dissolution

vaguement

s'éteint  
l'aube nouvelle

s'allume  
la nuit lourde

de pourquoi      de comment

2 - (retour au bleu) - 2004/27

blessure  
    lunaire  
        le corps  
répand la sève  
    comme l'écorce saigne  
        l'azur  
naufnage  
    moisson en désordre  
        la vague désarticulée  
d'un songe gît  
    au beau milieu  
        du ciel  
coagulé

3 - (d'en haut noir) - 2004/26

le geste fécond  
de rassembler les nuages  
de parlementer avec la nuit  
pour sauvegarder  
un peu de la lumière froide  
un peu du jour naissant

de la tentation du jour

ce geste de tenir  
le lendemain pour acquis  
la promesse vertigineuse du matin  
sans l'espoir d'un souvenir  
sans la certitude d'une heure  
qui ne serait ni pâleur  
ni vertige

regret

simplement le geste  
de renverser le soleil  
vers l'ombre  
du monde  
le mensonge noir  
des ténèbres aveugles  
venues de haut  
abattues sur le sol

en éclats écarlates

4 - (le bateau ivre blanc) - 2001/20

rendu des confins  
aux contours des nues  
tu assumes l'errance du flot  
son détour à la vague frappée

l'essence blanche de l'écume  
le sel des marées  
cet espace assidu  
où se cogne la lame

brisant tes côtes  
d'ivoire fragile  
l'amertume retenue  
fend tes soupirs marins

mirage englouti  
comme le serment  
non tenu des amarres  
toi le gisant blanc

au tombeau de la mer  
ton exil est rompu

5 - (terre et mer 33) - 2005/11

entaille profonde de la mer

tu n'épargneras pas

le ciel

l'alliance horizontale

est brisée

tu ne diras pas

l'ombre

ravinée du vent

qui pointe sous les os

de l'aube

tu tairas

les choses

dans le vide

dans l'errance absolue

des continents

tu laisseras

le littoral dénudé

du corps de la plage

rien que fumée

tu n'engendreras pas

l'écho

plaintif de la houle

le gouffre noir de la marée

retient son souffle

immense

tu cèleras

entre tes doigts d'algues

le silence

seul et nu

6 - (triptyque terre et mer 3 - et leur regard) - 2005/23

I.

Refllet d'un reflet d'un reflet. Je suis frère jumeau d'un regard. Echo d'un écho d'un écho. Je suis la voix nue de la transparence. Du miroir la lumière seule sait le pourtour et le chante à l'écume, à la pierre, à la feuille. Et le chante sans fin à l'oreille du silence.

II.

Je suis cet arbre, fossile du chant des oiseaux. Mes feuilles sont vent de mille années, craquelées sous la dentelure des soirs. Mes branches tordues d'obscurité témoignent du pouvoir de l'écartèlement. A la proue du ciel pendu à toucher le doigt de la terre, jusqu'à l'épine, jusqu'à la ronce, le tremblé de l'écorce est mon dû, mon chant, mon seul frisson.

III.

Je suis le cri qui, comme le feu la cendre, suscite l'écho. Je suis le regard qui, comme le courant l'usure de la roche, foment le reflet. Je suis, bordée de bleu-vert, la ténèbre qui, comme l'étrave l'écume, fend le monde. Je suis la nuit qui consent dans un souffle à son propre éparpillement.

7 - (dans la grande faille) - 2004/2

de ce lieu  
    où la mer  
        tombe

à la verticale des jours

d'une bouche  
    à une autre bouche

d'une main  
    à une autre main

à ce lieu  
    où le ciel s'inverse  
        déversant  
            l'ivresse des oiseaux  
        des cimes

à la terre

ce lieu où l'ombre  
    n'a pas plus de poids  
        que l'aile ou le vent

la lumière ou la nuit

ce lieu qui s'ouvre  
    se ferme comme un regard

ce lieu qui encercle  
    qui libère

ce lieu  
    plus furtif  
        que la caresse du songe

sur l'épaule nue

ce lieu  
    plus précaire  
        que la rosée légère

aux soleils dévêtus

où est ce lieu  
    somme de tous les lieux  
habités

rêvés  
demeure de pierres  
colline de blés

ce lieu où se confond  
la naissance et la mort  
l'écume le frisson  
le sommeil et puis

l'aurore

8 - (Belle-île impression 12 - D'où je viens) - 2005/17

origine  
feu noir  
racines  
consume  
le ciel dévasté  
la nuit en lambeaux  
et puis le sens  
du vent  
inaltérable  
vois  
le jour déborde  
par la fenêtre  
trop-plein  
en excès  
le cri  
des vivants  
des morts  
entends  
le rocher fendu  
ses gémissements  
douleurs de la terre  
enfante  
les couleurs  
du monde

9 - (falaise - En pensant à Sylvain 1) - 2004/38

que savons-nous de la terre  
de la mer et du sang qui s'étiole  
    enseveli le jour  
    inonde la nuit

n o i r

que savons-nous du sable  
du vent et des feuilles frêles  
    l'aube battue  
    au tombeau de l'ombre

n o i r

que savons-nous du silence  
des corps qui se taisent et sourient  
    dérivent  
    n'ont plus de reflet

n o i r

que savons-nous de l'espoir  
de la vague et des lèvres marines  
    du chant des sirènes  
    sans mémoire

n o i r

10 - (terre et mer 11) - 2004/46

feu

fleur  
la flamme

féconde

la roche

à force

d'après  
caresses  
sur son corps

de velours

calcaire

le vent

a beau  
féroce

dénoncer

le pacte  
des ronces

il attise

la colère

de la bouche

noire  
de suie

souffre

sang  
la souffrance

des laves

en fusion  
sur les pentes

volcaniques

éteinte  
la terre

creuse

étroite  
écarlate

l'écorce

consommée  
en écumes

comme

un corps  
de femme  
fendu

11 – (abysse) - 2004/3

partout  
où la lumière  
soustrait  
l'ombre à l'ombre  
retranche à la nuit  
une part d'aveuglement  
égale  
à la somme  
des astres  
partout  
où lentement s'extrait nu  
le songe  
dérobé à un paysage  
inhumain  
où le miroir  
poli des regards  
s'est tu  
dissimulant le geste  
comme un fil découpe  
le calcaire fin  
des évidences  
partout  
où débute  
le décompte  
perpétuel  
des pierres  
récitées  
jusqu'à l'écroulement  
du jour  
pierres tombales  
brisant les reflets  
de circonstances  
abysses  
illusions dissipées  
aux tempes du matin  
exténuées  
de lutter de sombrer  
renaissant toujours  
pour que ce corps  
vacille  
encore une fois

12 - (nu bleu) - 2002/53

outré  
nuit le bleu rêvé  
feint  
sur ta peau  
le rose  
chimère  
distances parcourues  
lumière  
tu mets le ciel au monde  
enfin

énigme des yeux  
du chemin  
nudité demeure étrangère  
outré nuit  
le bleu rêvé feint  
sur ta peau le rose  
chimère

plaisirs couleurs mêlés  
parfums  
sous ta peau  
vibre une rivière  
frôlements  
intimes matières  
corps rougi  
orgueil  
de ma main  
outré-nuit le bleu rêvé  
fin

13 – (diptyque) - 2005/16

I.

Je suis de l'ombre la lumière ôtée, la lisière nue qui dénude le moindre gouffre. La rage démembrée du couchant, telle l'agonie d'un chant terrestre au milieu du ciel, ouvre la brèche. Terre et mer s'engouffrent, se confondent en apparence d'horizon, mêlent leur semence au plus profond de la chair. Je suis la lumière, la scansion exultée, l'éblouissement de la renaissance dans des mains d'écorce exténuées.

II.

Je suis, entre corps et ciel, la frontière. Entre terre et mer, le sillon limoneux, l'empreinte ligamentaire déposée par le fossile des marées. Nuée bleutée, salée, déchirée par où le son du monde penché se répand. Un accroc dans l'enchevêtrement des pierres, des algues, par où le ciel embrasé effleure de chaque chose l'ombre. Comme l'origine d'une rumeur céleste, d'une voix dans le vent qui ne serait pourtant que silence.

14 – (terre et mer 3) - 2004/29

          nuit  
      d'avant la nuit  
tranchant  
      l'épaisseur  
d'un temps       invariable

nuit d'avant  
      la naissance  
      d'avant     l'origine

          la racine bleutée du ciel  
          futur  
s'éparpille  
      aux confins  
          déchire l'espace  
saturé

          liseré de sel  
                  argile grès  
      pour concevoir  
la place revendiquée  
                  de l'horizon

l'autre rive

15 – (pluie) – 2003/65

La pluie porte le souvenir au milieu  
des lieux délavés. Des noms, des  
choses, des noms de choses comme  
pénétrés d'une connaissance humide  
et infinie. Eclats de la mémoire  
ruisselant sur une vitre fêlée : un  
paysage se noie, un chemin  
s'embrouille de flaques sombres, un  
arbre fredonne un refrain de rafales.  
Une maison au loin, le toit troué,  
tuiles arrachées, gouttières percées  
- arche dans la brume - consent à  
son inondation. Les pierres  
s'abandonnent. Les herbes se  
fendent. Le ciel s'enrage. Les  
ombres se déchirent sous les foudres  
répandues. Brusque, l'orage libère  
de la terre l'odeur indicible de  
l'enfance.